

LES AVENTURES D'UNE QUINQUA BEAUCOUP TROP TIMIDE

Mais qu'est ce qui t'a pris Gertrude ?



SANDRA GEOFFROY JANOT

Sandra Geoffroy Janot

Les Aventures d'une quinquà beaucoup trop timide

Mais qu'est ce qui t'a pris Gertrude ?

© Sandra Geoffroy Janot, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0429-5

Image générée par Librinova avec l'aide de l'Intelligence Artificielle

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À ma mémé Paulette, à qui j'ai promis qu'un jour j'écrirai un livre,
À mon mari, mon roc, mon souffle, ma vie,
À mes vraies Spice Girls, inspirantes et tellement chères à mon cœur,
À mes loulous d'amour.*

Mais qu'est-ce qui t'a pris Gertrude ?

Ils m'avaient demandé de me présenter, et c'est là que tout avait merdé.

— Qui êtes-vous ? avaient-ils dit en chœur, d'une voix forte et puissante, sans agressivité ni sous-entendus, juste une question logique et de bon sens, mais à laquelle je ne m'étais absolument pas préparée.

En même temps, je n'étais vraiment pas prête pour ce genre d'entretien, et j'ai toujours eu une vraie angoisse pour cet exercice de prise de parole devant des inconnus, donc bref, j'avais les deux pieds dans la merde, mais il fallait que je réponde, au risque de passer pour l'idiote de service, ce qui ne me servirait absolument pas.

J'aurais rêvé mettre une main sur une hanche, et faire avec l'autre de grands gestes théâtraux suivant mon regard et lançant d'une voix pleine d'assurance : « Qui suis-je ? Eh bien, je suis à la fois tout » ma main et mon regard s'envolant vers le plafond, « et rien » , regardant soudainement le sol tout en laissant tomber mon bras, telle une grande tragédienne en plein exercice de son art. Mais à bien y réfléchir, pour qui étais-je « tout » ? Mes enfants ? Grand Dieu, non ! Je les ai mis au monde, chéris, adorés plus que tout, et je les aime de manière inconditionnelle, pour moi ils sont tout, mais pour eux je ne suis que leur maman, le « tout » sera pour leurs amoureuses, puis leurs enfants. Mon mari ? Nous avons toujours été un couple très amoureux l'un de l'autre, mais très pudique dans nos sentiments, je ne pense pas que je sois son « tout », et je ne le souhaite pas, cela l'étoufferait. Alors peut-être mes parents, c'est possible, mais je suis bien trop discrète, et j'ai mis trop de barricades autour de ma vie, pour être digne de leur « tout ». Alors, il ne reste que mes chats, à bien regarder la chose, je représente pour eux leur employée de maison qui distribue les croquettes, lave les gamelles, et s'assure que les coussins sentent bon la lessive, donc oui peut-être que je suis leur « tout », mais bof, ce n'est pas glorieux, en somme le « rien » était plus proche de la vérité. Et au final, la seule chose qui est sortie de ma bouche, d'une voix monocorde et inaudible pour une personne à plus d'un mètre de moi fut :

— Gertrude Plissard.

S'ensuivit un long silence pénible et lourd, durant lequel je sentais bien qu'ils attendaient autre chose, ils en voulaient plus, mais plus rien ne sortit d'entre mes lèvres, tout restait bloqué dans ma gorge, je sentais mon corps se tasser tel un

enfant qui vient de faire une grosse bêtise, et qui rêve de se cacher derrière les rideaux de velours rouges de ce magnifique bureau.

En même temps, mais quelle idée avaient eue mes parents de m'appeler Gertrude ! Peut-être qu'en 1900, c'était très à la mode, mais en 1975 c'était grave la honte, et là encore plus. Pourquoi n'avais-je pas réfléchi à un pseudo ? Ça se fait en tant qu'écrivaine d'avoir un autre nom, un nom de plume, Jean-Baptiste Poquelin s'était bien fait appeler Molière, moi Gertrude Plissard, j'aurais pu me faire appeler Stéphanie de Monaco... Ah ben non, ça, c'était déjà pris, bon alors disons Annie de la Tronche Quirie ou Sophie des Basbleus, enfin tout sauf Gertrude Plissard.

Au point où j'en étais, l'option *carapatage* derrière les tentures de velours rouges était de plus en plus tentante, assortie d'une auto-gifle et d'une privation de repas pendant une semaine.

Mais mes pieds restaient douloureusement fichés dans le sol, et je sentais que leur patience faiblissait, quand soudain l'un d'eux s'est raclé la gorge, écorchant douloureusement le silence, suivi d'un bruissement de papiers que l'on regroupe, puis :

— Vous avez quelque chose à ajouter, Madame Plissard ? dit-il d'une voix sèche et forte. Dans ma tête, soudain, une petite voix : « Vas-y Gertrude, c'est maintenant ou jamais, dis quelque chose, chante une chanson, bouge, souris, offre-leur les bonbons qui sont planqués au fond de ta poche, ris, pleure, hurle, mais, bon Dieu, réagis, fous-toi un coup de pied au cul ! » Mais encore une fois, la réalité a été médiocre, la seule chose qui est sortie fut un :

— Non... encore plus inaudible que ma première réponse.

Et je me suis retrouvée deux minutes plus tard sur le trottoir, gelée comme un esquimau alors que nous étions en pleine canicule estivale, avec, dans ma tête, leur dernière phrase : « Merci, Madame Plissard, devant autant d'éloquence, nous allons mettre fin à cet entretien, nous vous recontacterons, peut-être... » Vous savez ce « peut-être » qui veut dire : « rêve pas ma vieille, c'est mort pour toi ».

Mais comment en étais-je arrivée là ?

Tout avait commencé un jour d'hiver, pendant les fêtes de fin d'année, une irrésistible envie d'écrire, un truc qui vient comme ça un matin, sans crier gare, et qui m'avait rappelé que petite j'avais promis à ma grand-mère maternelle, qui adorait les beaux livres, et m'avait fait découvrir la littérature, que moi aussi un jour j'écrirai un livre, vous savez ces promesses d'enfant qui font sourire et

qu'on accueille comme une confidence sacrée. Et puis bizarrement, pendant une semaine, tout m'avait ramené à cette envie. Chaque fois que j'allumais la télé, je tombais sur des histoires d'écrivaine, la nuit je me rêvais devant une machine à écrire, je voyais les mots défiler, l'idée m'envahissait, elle était devenue obsessionnelle. Et puis soudain, j'avais cédé à la tentation, d'un pas décidé j'étais montée dans mon bureau, m'étais assise devant mon ordinateur, et j'avais ouvert les vannes. C'était merveilleux, les mots sortaient comme ça, en ordre de bataille, bien rangés, tous beaux, parés de leurs accents, de leurs points, de leurs tonalités propres, affublés de la ponctuation adéquate, et de leurs majuscules en début de phrase, tels de vaillants chevaliers protégeant ceux qui suivaient. Ils étaient magnifiques tous ensemble réunis, et en plus, ça avait de la gueule.

Bon OK, ce n'était pas du Zola ni du d'Ormesson, mais pour du Plissard, ce n'était pas si mal. J'avais la sensation d'exister, même si pour l'instant la trame de l'histoire semblait encore floue. Le premier jour, j'avais réussi tout de même à écrire deux pages complètes. Donc à raison d'un livre de deux cents pages environ, si j'arrivais à caler l'écriture de deux pages par semaine, entre les lessives, le ménage, la bouffe, et accessoirement mes deux métiers (je suis laborantine dans un laboratoire d'analyses médicales la semaine et préparatrice de commandes le week-end), il me faudrait donc environ compter cent semaines, soit deux ans à temps plein pour finir mon livre...

Et finalement, un an plus tard, j'avais accouché dans des conditions idylliques d'un joli petit livre, un roman tranquille, sans prétention, un petit bonbon à déguster sans son cerveau, sur une plage, un cocktail à portée de main.

J'avais commencé par le faire lire à mes amies, je n'en ai pas des masses, mais celles que j'ai me sont chères, et je savais qu'elles seraient honnêtes. J'avais pensé le faire lire à mon mari, mais la lecture, ce n'est pas son truc. Le retour fut doux, bienveillant, encourageant, et devant l'insistance de chacune, je m'étais décidée à l'expédier. Avec Internet rien de plus facile, clic clac « Envoyer votre manuscrit » sitôt dit, sitôt fait, j'avais adressé mon nouveau-né à Paris aux Éditions Pensée, une belle maison avec cinq étoiles aux avis Google.

Ce n'est que six mois plus tard que j'ai reçu une proposition de rendez-vous boulevard de Ménilmontant à Paris par le service de publication. J'ai cru que j'allais m'étouffer, moi qui n'étais jamais sortie de mon patelin, mon plus gros trajet c'était Prissé (2 000 habitants) Mâcon (33 000 habitants). J'avais une semaine pour trouver un train, commander un taxi, apprendre à parler à des inconnus, calmer mon stress... voir comment on se déplace dans une ville de 2 000 000 d'habitants, pffff... , j'en avais le tournis, pour moi c'étais comme

partir faire le Tour de France en vélo sans savoir pédaler. Mais pour la première fois de ma vie j'étais prête à enfourcher cette opportunité.

J'ai tout fait très vite et dans le désordre, mais j'ai oublié le plus important : savoir gérer mon stress. Et voilà le résultat : j'ai tout foutu en l'air, retour case départ, le cœur lourd et la honte comme bannière.

En sortant de mon lamentable entretien, je me suis retrouvée devant l'entrée du cimetière du Père-Lachaise. J'avais six heures à tuer avant mon trajet de retour, pourquoi ne pas les mettre à profit pour aller me perdre au milieu de tous ces gisants, leurs silences et leurs non-jugements me semblaient être tout ce à quoi j'aspirai.

Là entre Alfred de Musset, Simone Signoret, Édith Piaf, Achille Zavatta et tant d'autres tout aussi célèbres, je m'étais mise à flâner dans ces allées si délicieusement romantiques, à imaginer quelles avaient été leurs attitudes lors de leur première fois, parce qu'eux aussi avaient dû commencer par un premier entretien. J'imaginai Sarah Bernhardt et sa voix d'or enraillée devant son premier public, Molière ayant perdu son vocabulaire, Édith Piaf sans sa gouaille, La Fontaine s'emmêlant dans ses fables... Et malgré tout, ils avaient persévéré et étaient devenus ceux que l'on citait encore avec respect et que l'on venait saluer dans leur repos éternel. Alors si eux avaient pu le faire, pourquoi pas moi ?

Ben justement parce que je suis moi, un petit truc sans saveur, sans faste, avec une petite vie très sage, bien rangée. Une petite chose d'un mètre soixante sur la pointe des pieds, un corps d'une banalité confondante, celle qui n'est ni belle ni moche, celle qui se fond parfaitement dans la masse sans que l'on s'en aperçoive. J'aurais adoré être populaire au lycée, mais j'étais juste celle qu'on ne voyait pas, sauf si on avait un service à me demander, genre le mec trop beau qui nous fait toutes craquer et qui vient te parler uniquement pour te demander de lui arranger le coup avec ta super copine trop canon. Enfin bref, c'est moi, la bonne copine affublée d'une timidité malade et du syndrome de la non-légitimité en toutes circonstances. En grandissant, ça ne s'était pas arrangé. J'avais certes réussi ma vie, un mari adorable et charmant, deux fils magnifiques, un petit pavillon tranquille et sans prétention, mais pour lequel nous devons rester prudents financièrement. Mon salaire de laborantine à temps plein dans un petit laboratoire de campagne, et le salaire de mon mari cuisinier dans une collectivité nous suffisaient pour éviter les fins de mois difficiles. Chaque euro gagné était dépensé avec intelligence et parcimonie dans une vie sans faste ni fioriture. C'est quand notre cadet nous avait annoncé son souhait de partir faire ses études

d'architecte à Lyon qu'il avait fallu trouver une solution. N'étant pas éligible pour la sacro-sainte bourse d'études, et n'ayant pas le cœur de lui dire que nous n'avions pas les moyens, nous avons alors pris chacun un emploi supplémentaire, moi un petit huit heures le week-end pour préparer les commandes chez un grossiste en fruits et légumes, et mon mari un contrat de tâcheron dans les vignes, source inépuisable de travail dans notre région.

Mais mince alors, qu'est-ce qui clochait chez moi ? J'étais capable d'écrire 200 pages, 218 pour être précise, à raison d'environ 500 mots par page, soit 109 000 mots censés être lus par tout un tas de gens, et de n'en sortir que trois, et en deux fois, s'il vous plaît, devant trois personnes. Avoir fait tout ce chemin, et botter en touche de manière aussi lamentable, ce n'était pas possible, j'ai quand même ma fierté, et là, que raconter à ceux qui m'ont encouragée, à ceux qui y ont cru, pff... Rien que d'y penser j'avais plus eu envie de sauter sous le TGV que de monter dedans. Le voyage de retour et la semaine qui suivit se firent dans un silence assourdissant, les enfants n'étaient pas là, tant mieux, et mon mari faisait l'autruche, comme moi d'ailleurs.

Il nous a fallu bien un mois avant que le mot « livre » ne soit à nouveau prononcé dans la maison. Et ce n'est pas de ma bouche qu'il sortit en premier, mais de celle de George, mon mari. Eh oui, ce prénom, non plus, n'était pas à la mode en 1975, ça nous faisait un point en commun. Un matin, alors que nous étions en train d'étendre notre lessive dehors, sous un joli soleil de septembre, tandis qu'il se débattait avec un de mes soutiens-gorge, qui n'avait de soutien-gorge que le nom, car niveau utilité il n'avait pas grand-chose à soutenir, pour ne pas dire rien, puisque j'arborai un minable petit 85A, mon petit mari a pris soudainement une grande inspiration, tel un apnéiste prêt à plonger, et a lancé d'un coup d'un seul, la tête dans les pinces à linge :

— Et ton livre, t'en es où ?

Pour ne guère changer, je restai sans voix, immobile, les mains accrochées au fil à linge, agrippées à une paire de chaussettes dépareillées.

Pourtant, la journée avait bien commencé, pourquoi fallait-il remuer tout ça ? Pourquoi revenir sur un truc que j'avais décidé de bannir de ma mémoire ? Le déni était un refuge fantastique et si douillet. Même si toutes les nuits, je revivais indéfiniment et douloureusement mon fiasco parisien, j'espérais passer à autre chose. D'un ton que je voulais neutre et n'appelant aucune réponse, j'ai alors dit, plus sèchement que je ne l'aurais voulu :

— Nulle part et c'est très bien comme ça ! en relevant le menton, et m'apprêtant à tourner les talons pour signifier la fin de la conversation.

Quand soudainement, parvint à mes oreilles :

— J'en étais sûr, elles y croyaient toutes tes copines, mais moi, je savais que tu échouerais !

Il m'aurait envoyé une paire de gifles qu'il ne m'aurait pas fait plus mal, mon sang venait de me quitter, mon souffle s'était stoppé net, j'avais l'impression d'être un poisson qu'on vient de sortir de son bocal, et qu'on a abandonné à côté. Ce n'est pas possible, il ne pouvait pas me parler comme ça, pas lui, il fallait que je voie son regard, je savais que ses yeux ne me mentiraient pas, je me suis retournée pour l'affronter. À ma grande stupeur il avait disparu, je ne vis que son dos pénétrant dans la maison d'un pas vif et décidé, pour ressortir deux minutes plus tard, sauter dans notre voiture qu'il fit ronfler hargneusement avant de partir loin de moi, sans même se retourner.

Mais où allait-il ? Que venait-il de se passer ? Je me suis écroulée au milieu du jardin, prostrée, vidée, la tête dans l'herbe, le regard dans le vide et le cœur en mille morceaux.

Je me surpris à observer une petite fourmi, si courageuse, avec ses minuscules petites pattes, qui semblait porter sur son dos le double de son poids, toute mon attention fut happée par ce spectacle, elle avançait vaillamment vers un but visiblement bien défini, je me mis à l'admirer, admirer son courage, sa détermination. Qu'aurait-elle fait dans ma situation ? Qu'aurait-elle dit à Paris ? Peut-être qu'elle serait aujourd'hui une autrice à succès, interviewée sur les plateaux télé, signant des dédicaces dans les plus grandes librairies de France, interpellée et reconnue dans la rue... Ce n'était pas pour rien qu'elle était le symbole de la persévérance et du labeur. Alors que moi, j'étais là, la tête dans le gazon, complètement assommée par la cruauté soudaine de mon mari. Comment était-ce possible ? Lui qui m'avait séduite trente ans en arrière.

La première fois que je l'avais vu, c'était à une soirée chez une copine, je l'avais remarqué dès son arrivée, je n'avais vu que lui, ses épaules larges et ses yeux brillants, il semblait si charismatique, j'avais immédiatement eu envie de courir dans ses bras. Mais bien sûr lui ne m'avait pas vue assise dans un coin de la salle, parlant du bout des lèvres, et habillée en mode camouflage, j'étais tout sauf celle qui pouvait attirer le regard d'un homme comme lui. Mais le hasard avait bien travaillé, nous nous étions retrouvés assis côte à côte à table, et bon an mal an, nous avons passé une grande partie de la soirée à discuter, si, si, je vous promets ce soir-là j'avais beaucoup parlé, il m'avait mis en confiance, et nous avons bavardé comme de vieux copains, puis nous avons échangé nos « 03 » et nos adresses postales (oui parce qu'à l'époque il n'y avait pas de portables ni de